

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. Pourquoi une sémiotique de l'événement ? . . .	17
Une médiation du temps.	17
Une sémiotique des faits sociaux	19
Médias, identités, appartenances	20
Les médias sont des miroirs	22
Les médias sont une mémoire	24
L'identité et la médiation du sens et de la mémoire.	26
Chapitre 1. Evénement réel, événement symbolique et événement imaginaire.	29
Réel, symbolique et imaginaire	29
L'événement réel	31
L'événement symbolique	33
Représentation esthétique et représentation politique	34
L'événement imaginaire.	35
L'information et la médiation	36
Chapitre 2. Sémiotique politique, sémiotique de l'histoire et sémiotique de l'événement.	39
Sémiotique et politique : signification et médiation.	39
Les temps des médias et les temps de l'histoire	41
Le temps long et le temps court	42
L'espace de l'événement	43
La sémiotique de l'espace et la sémiotique du temps.	45
L'histoire et l'événement	49

La culture de l'événement.	50
Le temps médiaté :	
une reconnaissance institutionnelle de l'événement	51
La rhétorique de l'information sur l'événement	52
Information et décision	53
Information, acteurs politiques, pouvoirs	55
La reconnaissance symbolique de l'événement	56
Événement, acteurs et appartenances :	
la rationalité de l'événement	59
Chapitre 3. Une sémiotique du présent	63
Le sens du présent	63
Les médias et l'histoire	64
Le temps et l'engagement.	65
L'événement : une rupture dans le <i>continuum</i> de l'histoire	66
Temps réel et temps symbolique	68
Témoins et acteurs	70
Penser l'événement en le confrontant aux autres	73
La rationalité politique de l'événement	74
L'événement dans le langage.	76
Événements réels et événements imaginaires	77
Événement singulier et événement collectif	78
L'interprétation de l'événement	80
Les représentations de l'événement dans les médias	82
Le récit	82
L'esthétique de l'événement	84
L'événement et le mythe	85
L'événement permet d'expliquer le monde.	87
Le regard de l'historien et le regard du média dans le temps	89
Présent éloigné et passé éloigné	91
Chapitre 4. L'événement mis en scène dans les médias	95
La représentation de l'événement	95
Le complexe sémiotique de l'événement	97
L'engagement des médias.	98
La double identification	100
La production symbolique de l'événement : le <i>cogito</i> des médias	101
Qu'est-ce que donner du sens à l'événement ?	103
Le sens de l'événement et les pratiques sociales.	104

Mémoire singulière et mémoire collective	107
Où l'événement devient discours	108
Où l'événement devient image.	109
Rhétorique de l'événement	111
Événement réel, événement symbolique et événement imaginaire	113
La ritualisation de l'événement dans les médias.	114
Où les acteurs de l'histoire deviennent les acteurs des médias	115
Lire l'événement	117
Chapitre 5. L'événement écrit : le récit et le discours	121
Information et mythe.	122
La narrativité dans la langue	123
Le temps et la réduction symbolique de l'événement	124
La médiation écrite de l'événement	
comme unification culturelle	125
Histoire et écriture : l'unification politique	
autour du récit de l'événement.	126
L'écriture institue l'événement comme forme esthétique	128
L'écriture comme distanciation	130
La temporalité propre de l'information écrite	131
Chapitre 6. L'événement montré :	
l'image fixe, l'image cinématographique et l'image télévisée	133
L'événement dans l'image fixe	133
La peinture et l'événement	137
La photographie et l'événement :	
un nouveau rapport à l'information.	138
Le dessin et la caricature	140
Les représentations télévisées de l'événement	143
Le complexe de l'information	144
Lecteur et spectateur : le spectacle de l'événement	146
Signification politique de la mise en scène	
de l'événement dans l'image	147
Voir l'événement	150
Chapitre 7. L'événement dans la communication politique	153
La rhétorique politique de l'événement	153
Rationalité événementielle de l'action politique.	155

Une sémiotique politique des pratiques collectives :	
l'événement et l'identité des acteurs	157
L'événement dans sa finalité	160
Événement et rhétorique électorale	161
Événement, propagande et rhétorique d'adhésion	162
L'événement dans la publicité	165
De l'événement à la légende et au mythe	168
Le destinataire de l'argument événementiel	169
Les limites de l'usage argumentatif de l'événement	171
Chapitre 8. L'espace de l'événement	173
Les acteurs dans la géographie de l'événement	174
Une géographie de l'espace public	175
Un espace de conflits	178
La distance narrative	179
L'espace et la conflictualité sociale : la grammaire des lieux	180
L'événement : une appropriation de l'espace par les acteurs	181
Signification politique de l'espace	182
Les lieux de l'imaginaire	184
Chapitre 9. Sémiotique de la mémoire et de l'archive dans l'intelligibilité de l'actualité : les médias comme mise en œuvre de la mémoire et de la culture dans le traitement de l'information	187
Les fonctions de l'archive :	
la preuve, le témoignage et l'exemple	189
Le réel de l'événement : le document	191
Écriture historique et écriture médiatée :	
les deux styles de l'histoire	192
Les événements et les acteurs	194
L'archive : de l'histoire au sens	196
La distance, la mémoire, l'oubli et la censure du sens	199
Chapitre 10. Actualité médiatée, spectacle et représentation : l'événement dans les arts plastiques, au cinéma et au théâtre	203
L'événement spectral	203
L'événement dans l'histoire de l'art	205
Figuration et représentation : art, spectacle et événement	207

Incidences des arts visuels sur l'information télévisée	209
Événement et arts plastiques	210
La place du lecteur/spectateur devant la représentation de l'événement	211
L'esthétique de l'événement change-t-elle le sens de l'information ?	213
La sublimation médiatée de l'événement	215
Chapitre 11. La crise ou l'envers du sens	217
La crise comme événement du discontinu	217
Le temps et les acteurs de la crise	219
Les acteurs et la médiation en situation de crise	221
Représentations et implications des crises	223
La crise et la suspension des médiations, des identités et du sujet	225
Les crises et le <i>continuum</i> de l'histoire	228
La sortie de la crise, la fin de l'événement	229
Évaluation et intelligibilité de la crise	230
Chapitre 12. La guerre ou la perte du sens	235
La tête de Méduse	235
Le réel de la confrontation	236
L'instauration du même et la disparition de l'autre	238
Suspension du fait institutionnel	239
La représentation de la mort et de la souffrance et la suspension des médiations	240
Une formation particulière des identités	241
La censure et l'hégémonie	243
Des médiations propres à la guerre :	
l'humanitaire et l'arbitrage	245
La recomposition des identités politiques	246
La littérature de guerre	248
Les médias, l'éthique et la légitimité de la guerre	249
L'irreprésentable	251
L'absence de sens	252
Chapitre 13. La grammaire des événements	255
L'unification du divers de l'actualité	255
L'événement et la décision	258

L'événement et l'identité des acteurs.	260
L'événement inscrit l'identité dans l'histoire, dans la stratégie et dans l'espace politique	261
L'événement et l'imaginaire	262
Le rapport du sujet singulier à l'événement.	264
La distanciation	265
Une chaîne signifiante de l'événement.	267
Un miroir du monde	269
Chapitre 14. Elaboration d'une culture politique et historique de l'actualité.	271
Qu'est-ce qu'une culture de l'événement ?	271
La représentation de l'événement et les acteurs de la société.	273
La culture de l'événement et la décision.	274
Événements et stratégies	276
Sémiotique de l'événement et rationalité politique	277
L'événement et l'imaginaire	279
Distanciation et médiation	280
La chaîne signifiante des événements	282
Le hasard et le réel de l'actualité : la limite du sens	284
Penser le sens de l'événement	286
Chapitre 15. Événement et identité.	289
Interprétation de l'événement et représentation des identités.	289
Le rôle des médias dans la formation des identités	291
La culture de l'événement dans les médias et la fiction	294
Les événements mythiques, signifiants des identités	296
Événement, politique et identité : la coupure sémiotique	298
Du mythe au savoir, du récit à la science	301
Citoyenneté et médiation politique	302
Conclusion. La médiation événementielle	305
Bibliographie	309

INTRODUCTION

Pourquoi une sémiotique de l'événement ?

Une médiation du temps

En faisant notre histoire au présent, les médias construisent une médiation symbolique et politique du temps. Leur représentation de l'événement institue notre approche collective – sociale, politique et culturelle – de la temporalité, en même temps que leur interprétation et leur analyse de ce qui se produit dans le monde nous donnent de quoi fonder notre engagement politique et notre regard propre, singulier, sur les institutions. Comprendre les représentations de l'événement dans les médias, c'est ainsi comprendre comment se forment notre culture, notre mémoire et notre engagement politique dans l'espace de la sociabilité : la sémiotique de l'événement est nécessairement une sémiotique du politique, car elle nous amène à interroger de façon critique le sens des médiations constitutives de notre appartenance et de notre sociabilité.

La sémiotique de l'événement nous permet de comprendre la signification qu'il revêt, c'est-à-dire à la fois la façon dont nous pouvons le reconnaître dans son rapport au réel, l'interprétation que nous pouvons lui donner par rapport à d'autres événements ou à d'autres informations qui nous sont proposés dans les médias, ou encore les associations que nous pouvons faire à propos de cet événement dans notre mémoire, dans notre culture, ou dans notre

inconscient. Les sciences sociales nous ont appris à ne pas séparer la signification des pratiques sociales de la personnalité et de l'engagement de ceux qui en sont porteurs : la signification des discours et des paroles fait partie intégrante de ce que l'on pourrait appeler la *praxis* des acteurs qui les énoncent. Par ailleurs, pour penser la signification, il convient de penser une continuité entre les logiques symboliques de la signification et les logiques politiques et institutionnelles de la médiation : la signification ne saurait se distinguer des logiques politiques des médias et des acteurs de la communication.

Les pratiques de la communication, dans l'espace public, ne donnent pas seulement une signification aux messages et aux représentations qui s'y diffusent, qui s'y échangent et qui s'y comprennent : elles donnent aussi une consistance reconnaissable et identifiable aux acteurs et aux identités qui font ce que l'on peut appeler *l'historicité de la communication*. La signification change, ainsi, de statut : il ne s'agit plus seulement de comprendre les stratégies de communication mises en œuvre dans les relations symboliques entre acteurs au sein de l'espace public, mais aussi de rendre compte des formes mêmes de l'expérience et des pratiques des acteurs sociaux. Lire le journal, regarder les informations télévisées, c'est, devant l'événement qui nous est représenté, assumer sa part de médiation.

C'est pourquoi la sémiotique s'inscrit pleinement dans le champ des sciences de l'information et de la communication. En rendant intelligibles les faits de signification qu'elle permet de penser, la sémiotique nous permet de comprendre l'esthétique des formes et des représentations auxquelles nous sommes confrontés. C'est que l'espace public n'est pas seulement un espace où circulent des sujets et des messages, mais constitue aussi un espace de visibilité, de reconnaissance et de représentations. Les médias – et, dans ces conditions, il nous faudra reconnaître à ce terme une acception très large – ne sont pas seulement porteurs d'information et de formes de communication, mais aussi d'identités et de statuts symboliques. Si, comme le dit Xenakis, *l'architecture est la musique des yeux*, on pourrait dire que les médias sont les images de la mémoire. Les

médias nous permettent de donner un sens à notre culture et à notre mémoire : de les penser comme des formes sémiotiques et comme des médiations symboliques de la sociabilité.

Une sémiotique des faits sociaux

Qu'est-ce, dans ces conditions, qu'une approche sémiotique du fait social ? Penser le fait social en termes de signification, c'est l'articuler autour de trois pôles : un *réfèrent*, qui constitue la réalité de sa survenue dans l'histoire, une *forme signifiante*, qui nous permet de le dire, de le raconter, de nous en souvenir et de le représenter, un *signifié*, qui le rend interprétable et le renvoie à un système de représentations et de culture.

Penser en termes sémiotiques un événement comme la bataille d'Austerlitz, c'est le penser dans ces trois instances. Il s'agit, d'abord, d'un réfèrent, qui est l'ensemble des actions et des faits survenus, le 2 décembre 1805, au cours d'un engagement des forces françaises et des forces alliées de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie. Il s'agit, ensuite, d'une forme signifiante, qui est l'ensemble des informations que nous possédons sur cette bataille, et grâce auxquelles nous sommes en mesure de nous la représenter, de la reconnaître sur des tableaux, dans des films, comme celui d'Abel Gance, ou dans des textes, comme le passage de *Guerre et Paix*. Il s'agit, enfin, d'un signifié, qui représente l'ensemble des représentations historiques, sociales, politiques, stratégiques, qui font de la bataille d'Austerlitz un objet de savoir et un système culturel particulièrement surdéterminé (par les acteurs qui y ont pris part, par les enjeux que pouvait représenter cette bataille, par les discours qui ont été tenus sur elle, tant à l'époque que dans la suite de l'histoire). L'approche sémiotique de la bataille d'Austerlitz consiste à penser la logique qui permet de comprendre l'articulation de ces trois instances dans un *complexe événementiel*, de nature à inscrire l'événement dans notre mémoire singulière et dans notre culture collective.

Si l'on extrapole ces remarques à l'ensemble des faits sociaux, on peut observer que le réfèrent d'un fait social est, précisément, son *événementialité*. Ce terme désigne le fait qu'il survienne, dans



l'histoire d'une société, que son signifiant est l'ensemble des formes qu'il peut revêtir et qui nous permettent de le penser, de le raconter, de le conserver dans notre mémoire et dans notre culture. Il s'agit aussi du fait que son « signifié » représente l'ensemble des logiques selon lesquelles on l'interprète, l'ensemble des concepts et des représentations dans lesquels on peut le ranger, le classer ou l'interpréter. Finalement, la dimension sémiotique d'un événement ou d'un fait social nous permet de le faire circuler dans nos relations et dans nos pratiques de communication. Par elle il s'inscrit dans la culture et dans le langage d'une société, devenant, ainsi, une médiation de nature à rendre pensable l'appartenance commune et la commune sociabilité de ceux qui le pensent dans les mêmes termes, dans les mêmes qualifications, dans les mêmes codes de langage et de représentation.

Médias, identités et appartenances

Les médias construisent notre approche sémiotique des faits sociaux qui scandent notre histoire et notre appartenance. Si la bataille d'Austerlitz a une dimension sémiotique (et si, par conséquent, elle peut faire l'objet d'une multitude de représentations), c'est que, présente dans notre culture, elle contribue à nous rendre intelligibles les logiques et les processus constitutifs de notre propre sociabilité et de notre propre histoire politique. Mais c'est aussi qu'elle peut jouer un rôle dans la constitution de notre identité même – ne serait-ce qu'en faisant l'objet de lectures, de spectacles, mais aussi de jeux et de représentations diverses, qui concourent, les uns et les autres, à la formation symbolique de notre singularité.

Pour qu'un événement ou un fait social puisse, ainsi, concourir à la constitution de notre subjectivité, de notre culture et de notre conscience politique, encore faut-il qu'il puisse s'inscrire dans les logiques symboliques de la médiation qui permettent sa diffusion dans l'espace public et son appropriation par ceux qui se soutiennent d'une même culture et d'une commune identité. C'est parce que les événements ont une dimension sémiotique qu'ils peuvent constituer, ensemble, la linéarité et la signification d'une histoire. Cette histoire noue ensemble la réalité de la survenue des événements, la

représentation qui les fonde en leur donnant un sens et la consistance imaginaire qu'ils peuvent revêtir dans notre mémoire, nos rêves et nos utopies. Dans la mesure où l'événement n'existe, dans l'espace public et dans la culture, qu'en fonction de la représentation dont il fait l'objet dans les médias, ceux-ci en sont un miroir. Plus même : l'événement n'est constitué qu'à partir du moment où, grâce aux médias et dans leur champ, il fait l'objet d'une telle représentation dans l'espace public.

Le rôle des médias est donc primordial dans la structuration de l'événement : c'est dans les médias qu'il acquiert, pour la première fois, la consistance d'un signe. En mettant en œuvre une représentation de l'événement, les médias lui donnent une dimension sémiotique. De la même manière que le stade du miroir constitue, pour le sujet, le moment fondateur où, pour lui, son identité prend sens, les médias donnent du sens à l'événement et, par conséquent, font de lui le moment symbolique au cours duquel s'institue notre dimension sociale et politique. Le journal ne nous apprend pas seulement qu'*en Afghanistan, les blindés des talibans attaquent les bouddhas*¹ ; en nous faisant connaître une telle information, en faisant de cet événement, survenu en un lieu et un temps, un événement symbolique appelé à circuler dans tous les lieux et à revêtir une signification pour ceux parmi lesquels il circule, le média nous institue comme sujets de la sociabilité.

Le média – en l'occurrence *Le Monde* – forme, finalement, un double miroir dans lequel se révèle et se structure notre identité. D'une part, en interprétant l'événement dans notre pratique de la communication médiatée, nous assumons une identité politique, puisque interpréter cet événement consiste, d'abord, à avoir, vis-à-vis de lui, une opinion qui nous fonde comme acteur politique. Il faut avoir une opinion sur l'événement pour exister comme acteur politique plein, à nos propres yeux pour commencer. La représentation médiatée de l'événement constitue, pour nous, dans ces conditions, le moment originaire, fondateur, qui nous institue comme sujets conscients de la sociabilité politique. D'autre part, l'événement fonde notre identité en constituant un *tiers symbolique* auquel nous

1. *Le Monde*, 3 mars 2001, p. 1.

confrontons notre propre culture et nos propres représentations du monde – et, en l'occurrence, de la médiation culturelle. En soulignant que les talibans « ont annoncé, vendredi 2 mars, avoir lancé leurs blindés pour "attaquer" les deux bouddhas géants de Ramiyan, vestiges emblématiques du passé pré-islamique de toute l'Asie centrale », le journal situe l'événement dans le champ de la médiation culturelle (patrimoine monumental et archéologique) et dans le champ de l'histoire (référence au *passé pré-islamique* de l'Asie centrale).

De cette manière, le discours du journal confronte notre expérience de lecteurs et de citoyens à l'événement, ainsi constitué comme moment fondateur de notre identité politique et culturelle. La logique de l'information sur l'événement dans les médias n'est pas tant de faire acquérir du savoir sur lui que de faire assumer, par la médiation de l'opinion suscitée, une identité politique qui nous fonde.

Les médias sont des miroirs

C'est pourquoi les médias sont des miroirs. Nous nous y reconnaissons, pour nous refonder, et les événements qui peuvent s'y lire constituent, en quelque sorte, les contextes dans lesquels cette reconnaissance de notre identité peut prendre sens : pour user d'une métaphore spatiale, les événements sont les paysages dans lesquels nous pouvons nous reconnaître au cœur de l'espace de notre sociabilité. Il ne suffit pas de se reconnaître pour acquérir une identité² – encore faut-il, aussi, pour cela, que cette reconnaissance ait la consistance d'un environnement historique et symbolique. L'événement représenté dans les médias est, en quelque sorte, l'horizon de notre existence dans l'histoire – horizon qui se trouve être aussi le garant de la réalité de notre propre existence, un peu comme le personnage que l'on photographie à côté d'un colosse pour, par contraste, mesurer et représenter son immensité.

Relevons, ainsi, deux informations, dans *Le Monde* du 3 mars 2001 : « Londres espère contenir l'épizootie de fièvre aphteuse, en dépit de sa propagation », et, sur la même page, mais quelques lignes plus

2. Voir Lamizet (2002), p. 9-10 et p. 45.

bas : « *Le gouvernement (français) appelle les musulmans de France à renoncer au sacrifice de l'Aïd el Kebir* ». Ces deux informations concernent le même événement, qui fait l'objet d'une information continue dans le journal depuis plusieurs semaines : la fièvre aphteuse qui touche des troupeaux d'ovins en Grande-Bretagne. Le récit de cet événement crée une double mise en perspective : d'une part, cet événement appartient, comme la maladie de la vache folle, à ce qui finit par devenir une sorte de déclinaison continue depuis plusieurs années de l'émergence d'un risque alimentaire majeur ; d'autre part, il est, ici, observé, dans l'information relative à la France, d'un point de vue, sanitaire (mesures de prévention d'ordre sanitaire et vétérinaire), religieux et culturel (incidence de l'épizootie sur les rituels observés par les familles musulmanes). L'événement est, ainsi, de nature à faire repenser deux modes d'appartenance, l'appartenance politique et citoyenne à un territoire (mesures prises par un gouvernement) et l'appartenance à une religion et à un système de rituels et de représentations (le devenir, dans un tel contexte caractérisé par la survenue de l'événement raconté, d'une fête importante).

Mais la représentation de l'événement dans les médias nous fournit aussi le champ d'intelligibilité qui donne un sens à notre identité. En scandant l'histoire de nos appartenances et de nos identités, l'événement vient donner une consistance, une *historicité*, au lien social dont nous sommes porteurs. Reprenons l'exemple de la fièvre aphteuse en Grande-Bretagne. L'événement apparaît lui-même comme un ensemble de faits que l'on peut isoler et raconter à part les uns des autres et comme un contexte qui donne une signification globale à l'ensemble de ces faits et qui les rend intelligibles. « *Trente-deux foyers d'infection ont été recensés au Royaume-Uni depuis le début de l'épizootie de fièvre aphteuse le 19 février* », écrit le journal, qui ajoute : « *Au dixième jour de la crise sanitaire qui secoue les îles britanniques et tandis que la fièvre aphteuse s'étend chaque jour un peu plus, la rhétorique s'enflamme et les Eglises rentrent dans la danse* ». L'événement est mis en scène par les médias comme une forme de « paysage culturel » au sein duquel les appartenances prennent sens et comme un contexte d'intelligibilité dans lequel les faits se succèdent comme en une continuité. C'est ce qui explique l'importance de la datation, de la scansion temporelle, dans le récit de l'événement

représenté. Il s'agit, en ce sens, d'une sorte d'horizon de référence temporelle : d'un horizon qui nous rend le temps social lisible et intelligible.

Les médias sont une mémoire

Les médias sont aussi une mémoire sociale et culturelle : ils représentent les formes symboliques dans lesquelles s'inscrivent les représentations des faits, des acteurs et des événements dont la succession construit notre mémoire collective et qui donnent une consistance interprétable et conservée à la sémiotique de la culture. La mémoire forme la dimension symbolique du sujet, en représentant sa continuité et sa pérennité symboliques, à ses propres yeux et aux yeux de ses partenaires de la communication et de la sociabilité.

Mais, par conséquent, il y a deux mémoires, puisque notre identité se construit autour de deux pôles. La première instance de la mémoire est ce que nous pouvons appeler notre mémoire singulière, celle qui structure la continuité de notre existence à travers l'enchaînement de nos expériences singulières et l'histoire de notre filiation. La seconde mémoire est notre mémoire collective, celle dont se soutient la continuité de nos appartenances, de notre conscience sociale et de notre expérience politique.

La première mémoire est faite de la continuité symbolique qu'elle instaure entre nos pratiques, nos actes, nos conduites, nos discours. La mémoire singulière donne corps à nos désirs en les situant dans la temporalité de notre expérience, à qui, justement, elle donne du sens à la confrontant aux expériences des autres, ou en confrontant les uns aux autres les divers moments qui la construisent. Relisons, pour la centième fois peut-être, l'épisode de la madeleine dans *La Recherche*. « Mais », écrit le narrateur³, « à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté

illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt, cette essence n'était pas en moi, elle était moi ». Et, plus loin : « *Et tout d'un coup, le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul* ». Ces lignes racontent la naissance d'une médiation entre l'expérience présente, réelle, de la madeleine que dégustait le narrateur au moment du récit, et le souvenir, proprement symbolique, de la madeleine qu'il prenait dans son enfance, auprès de sa tante Léonie. Il y a, ici, comme une médiation au cœur même de l'expérience singulière, entre l'expérience présente et l'expérience passée, médiation constitutive de la continuité symbolique de l'identité.

Mais nous avons une autre mémoire : nous ne sommes pas confrontés seulement à cette première dimension de notre mémoire, qui vient nous rappeler à l'unicité de notre identité et de notre existence, à travers la diversité des expériences dont elle est faite, mais nous sommes porteurs d'une autre mémoire, celle qui fait de nous des sujets d'appartenance et de sociabilité. Ce que l'on peut appeler, par conséquent, la deuxième mémoire, la *mémoire médiatée*, est constituée par l'expérience de la communication médiatée et des représentations de l'appartenance et de la sociabilité. Cette mémoire seconde, cette mémoire médiatée, qui fonde la continuité de notre appartenance et de notre sociabilité, est justement faite de la mémoire des événements dont nous pouvons être acteurs, témoins ou simplement informés, qui trace une autre continuité symbolique. Elle est la mémoire qui, d'un événement à l'autre, forme la trame de l'histoire et rend intelligibles les événements au regard de leur historicité et de la dimension politique et culturelle qui les fait naître. Notre engagement politique se fonde sur notre mémoire collective : c'est par elle que nous pouvons comprendre comment une guerre, une grève, un attentat, peuvent contribuer à faire ou à défaire le cours de notre existence. Quant à elle, la succession des événements politiques et sociaux, dont sont faits les médias construit la continuité de l'expérience politique qui fait de nous des sujets de langage et des acteurs de l'histoire.

3. PROUST (M.), *A la recherche du temps perdu*, Pléiade, t. 1, p. 46.

L'identité et la médiation du sens et de la mémoire

Lire, regarder, entendre les médias, c'est donc, ainsi, construire son identité à travers la médiation du sens, en faisant, en particulier, l'expérience de la sémiotique de l'événement. On comprendra, sans doute mieux, à présent, l'importance de cette sémiotique : il ne s'agit pas seulement de comprendre comment les médias construisent l'événement en lui donnant une signification qui nous soit compréhensible et qui nous le rende interprétable. Il s'agit, de façon bien plus fondamentale, de comprendre comment la conscience même de notre propre identité et de notre propre devenir peut se construire, se fonder à partir de la conscience de l'événement que nous donne la communication médiatée⁴.

Les médias ont un rôle bien plus important que celui de construire la représentation symbolique des événements qui font l'histoire et de diffuser cette représentation auprès de tous ceux qui partagent et reconnaissent la même appartenance sociale et la même citoyenneté. Ils construisent la médiation dont se soutient notre identité culturelle et politique. L'événement n'est pas seulement un fait historique et politique dont la mémoire fonde notre culture. La mémoire de l'événement représente, en fin de compte, la médiation qui fait la continuité et la force du lien social dont nous nous soutenons. C'est dire l'importance politique des médias, de leur diffusion et de leur intelligibilité : en diffusant la représentation des événements auprès de leurs lecteurs, de leurs auditeurs, ou de leurs spectateurs, ils contribuent de façon décisive à la formation de la dimension symbolique de la citoyenneté.

Il ne s'agit pas tant de multiplier des informations sur des faits et des événements qui, au fond, n'affectent guère la réalité de notre vie quotidienne et de notre existence, mais, grâce au tissu sémiotique et symbolique de la représentation des événements de l'histoire, de

4. Peut-être sera-t-on surpris de l'emploi du terme « médiaté », préféré ici, en règle générale, au terme plus courant, « médiatique ». Le terme « médiatique » implique une forme de célébrité, car il désigne des événements ou des personnages qui ont une présence considérable dans l'espace public. Le terme « médiaté », en revanche, désigne seulement des événements ou des personnages dont il est question dans les médias.

construire la culture commune et le savoir commun dont est faite notre sociabilité. Sans médias pour en porter la mémoire, les événements ne seraient plus connus de personne, et, par conséquent, aucune mémoire commune ne viendrait plus garantir la pérennité du lien social⁵.

5. L'ouvrage que l'on va lire a été conçu essentiellement à partir d'une lecture du *Monde*. Il s'agit d'un choix, que nous souhaitons expliquer ici sommairement. D'abord, il ne s'agissait pas, ici, d'une analyse comparative des journaux entre eux, mais bien d'une analyse des modalités de la représentation de l'événement. Dans ces conditions, il a paru préférable de travailler sur un corpus homogène, choisi dans un seul journal, de façon à ce que le problème soit bien la médiatisation de l'événement et non la comparaison entre des orientations différentes de journaux. Par ailleurs, il a semblé que *Le Monde*, en raison du caractère en général approfondi de l'information présentée, permettait de rendre compte, d'une façon elle-même approfondie, des méthodes et des choix des médias dans la représentation des événements. Enfin, le choix du *Monde* répond au souci de travailler sur un organe de référence : plutôt que de chercher à critiquer les choix d'information des journaux à sensation ou des journaux, il a paru plus intéressant de proposer une lecture critique interrogeant la pluralité des significations de l'information sur l'événement, dans un organe de presse montrant cette complexité.

...es populaires, dans les spectacles ou dans
 que, constitue depuis toujours le corps majeur des
 communication médiatée. Dans ces conditions, la
 atique de l'événement et la signification qui lui est
 sultent de cette double identification institutionnelle,
 ur la médiation symbolique avec l'énonciateur et sur la
 on narrative avec les personnages. Le processus complexe de
 l'identification qui a lieu au cours de la médiation de l'événement
 produit, finalement, une identité symbolique et institutionnelle, dans
 laquelle nous pouvons nous reconnaître. Peut-être cette identification-
 là est-elle le but final de la communication médiatée de l'événement,
 qui lui donne sa signification.

BIBLIOGRAPHIE

- Analyse structurale du récit (I)*, numéro 8 de la revue
 « Communications », Paris, Seuil, 1966, 181 p. ; rééd. Paris, Seuil,
 1981 (Coll. "Points").
- ARENDR (Hannah) (1989), *Penser l'événement*, trad. sous la dir. de
 Cl. Habib, Paris, Belin, 269 p. (Coll. "Littérature et politique").
- BALLE (Francis) (1997), *Médias et sociétés*, Paris, Montchrestien,
 8ème éd., 821 p., bibl., ind.
- BALZAC (Honoré de) (1994), *Le Colonel Chabert* (1832), Paris,
 Librairie Générale Française, 191 p. (Coll. « Le Livre de Poche
 Classique »).
- BENSA (Alban) et FASSIN (Eric), *Les sciences sociales face à
 l'événement*, in « Terrain », n° 38, p. 5-20, bibl.
- BENVENISTE (Emile) (1966), *Problèmes de linguistique générale*,
 Paris, Gallimard, 356 p. (Bibliothèque des Sciences humaines).
- BERTHO-LAVENIR (Catherine) (2000), *La démocratie et les médias
 au XX^e siècle*, Paris, A. Colin, 288 p., bibl., ind. (Coll. « U »).
- BORELLA (François) (1990), *Critique du savoir politique*, Paris,
 P.U.F., 232 p., ind. (Coll. « Questions »).
- BOUGNOUX (Daniel) (1993), *Textes essentiels en sciences de
 l'information et de la communication*, Paris, Larousse, 809 p.

- BRAUDEL (Fernand) (1966), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (première éd.: 1946), Paris, A. Colin, deux vol. (588 et 628 p.), bibl., ind.
- Cahiers de médiologie*, n° 8, *Croyances en guerre : l'effet Kosovo*, Paris, Gallimard, deuxième semestre 1999, 208 p.
- CAUNE (Jean) (1996), *Acteur-Spectateur. Une relation dans le blanc des mots*, Paris, Nizet, 222 p.
- CAUNE (Jean) (1997), *Esthétique de la communication*, Paris, P.U.F., 123 p., bibl. (Coll. « Que sais-je ? »).
- CHALIAND (Gérard) (1996), *Anthologie mondiale de la stratégie*, Paris, Robert Laffont, LXIII-1522 p., bibl., cartes, préface de L. Poirier, postface de P. M. Gallois (Coll. « Bouquins »).
- CHARAUDEAU (Patrick) et al. (2001), par CHARAUDEAU (Patrick), LOCHARD (Guy), SOULAGES (Jean-Claude), FERNANDEZ (Manuel) et CROLL (Anne), *La télévision et la guerre. Déformation ou construction de la réalité ? Le conflit en Bosnie (1990-1994)*, Bruxelles, INA/De Boeck Université, 163 p., bibl. (Col. « Médias Recherches Etudes »).
- CHESNAIS (François), NOCTIUMMES (Tania), PAGE (Jean-Pierre) (1999), *Réflexions sur la guerre en Yougoslavie*, Paris, L'Esprit Frappeur, 201 p.
- CLAUSEWITZ (Carl von) (1955), *De la guerre* (1853), tr. fr. par D. Naville, préf. de C. Rougeron, intr. de P. Naville, Paris, Ed. de Minuit, 755 p. (Coll. « Arguments »).
- CORDELLIER (Serge) (sous la dir. de) (2000), *Dictionnaire historique et géopolitique du vingtième siècle*, Paris, La Découverte et Syros, 736 p.
- CORDELLIER (Serge) et DIDOT (Béatrice) (2000), *L'état du monde 2001*, Annuaire économique géopolitique mondial, Paris, La Découverte et Syros, 689 p., bibl., ind.
- DAMISCH (Hubert) et MARTIN (Henry) (1974), *Adami*, Paris, Maeght, 196 p.
- DAVALLON (Jean) (1999), *L'exposition à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 381 p. (Coll. « Communication »).

- DELEUZE (Gilles) (1973), *Logiques du sens* (1969), Paris, U.G.E., 446 p. (Coll. « 10/18 »), en particulier : 15ème série, *Des singularités* (p. 135-146), 21ème série, *De l'événement* (p. 201-208), 24ème série, *De la communication de l'événement* (p. 231-241).
- du ROY (Albert) (2000), *La double logique de l'information*, in HUCHET (Bernard) et PAYEN (Emmanuèle) (2000), p. 93-99.
- ECO (Umberto) (1987), *Le nom de la rose*, tr. fr. par J.-N. Schifano (1982), Paris, Grasset, 634 p. (Coll. « Le Livre de poche »).
- ETIENNE (Bruno) (1987), *L'islamisme radical*, Paris, Hachette, 383 p. (Coll. « Le Livre de Poche »/Biblio Essais »).
- FARGE (Arlette) (2002), *Penser et définir l'événement en histoire*, in "Terrain", n° 38, p. 69-78, bibl.
- FREUD (Sigmund) (1996), *l'interprétation des rêves* (1900, éd. de 1929), tr. fr. de I. Meyerson (1926), revue par D. Berger (1967), 8ème tirage, 573 p., bibl., ind.
- FREUD (Sigmund) (1974), *L'Homme aux rats* (1909, 1923), éd. bilingue, tr. fr. de Elza Ribeiro Hawelka, Paris, P.U.F., 287 p. (« Bibliothèque de Psychanalyse »).
- GERVEREAU (Laurent) (2000), *Les images qui mentent*, Paris, Seuil, 458 p., bibl., ind. (Coll. « XX^e siècle »).
- GLUCKSMANN (André) (1974), *Le discours de la guerre*, Paris, U.G.E., 507 p. (Coll. « 10/18 »).
- GRACQ (Julien) (1951), *le Rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 322 p.
- GREIMAS (Algirdas Julien) (1966), *Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique*, in *Analyse structurale du récit (I)*, p. 34-65.
- GRITTI (Jules) (1966), *Un récit de presse : les derniers jours d'un grand homme*, in *Analyse structurale du récit (I)*, p. 100-107.
- HABERMAS (Jürgen) (1993), *L'espace public* (1962), tr. fr. de Marc B. de Launay, Paris, Payot, 5ème éd., 324 p. (Coll. « Critique de la politique »).
- HABERMAS (Jürgen) (2000), *Après l'Etat-nation*, tr. fr. par R. Rochlitz, Paris, Fayard, 151 p.

- HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich) (1965), *La Raison dans l'histoire* (1830), tr. fr. par K. Papaioannou, Paris, U.G.E., 311 p. (Coll. « 10/18 »).
- HOBBSAWM (Eric J.) (1999), *L'Age des extrêmes. Histoire du court vingtième siècle*, Bruxelles, Editions Complexe/ « Le Monde Diplomatique », 807 p., bibl., ind.
- HOUBBALLAH (Adnan) (1998), *Destin du traumatisme. Comment faire son deuil*, Paris, Hachette, 283 p., bibl. (Coll. « Hachette Littératures »).
- HUCHET (Bernard) et PAYEN (Emmanuèle) (2000), *Figures de l'événement : médias et représentations du monde*, Paris, Centre Pompidou, 189 p., bibl. (Coll. « Société 15 X 21 »).
- HUYGHE (François-Bernard) (1999), *Croire contre*, in *Cahiers de médiologie*, n° 8, p. 9-18.
- JAMES (Francis) (2000), *Ces crimes qu'on rapporte, ou la métamorphose du fait divers*, in HUCHET et PAYEN (2000), p. 135-140.
- JAMET (Claude) et JEANNET (Anne-Marie) (1999a), *La mise en scène de l'information*, Paris, L'Harmattan, 299 p., bibl. (Coll. « Champs visuels »).
- JAMET (Claude) et JEANNET (Anne-Marie) (1999b), *Les stratégies de l'information*, Paris, L'Harmattan, 315 p., bibl. (Coll. « Champs visuels »).
- JEANNENEY (Jean-Noël) (1999), *L'Echo du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, Hachette, Arte Editions, La Cinquième Edition, 606 p., bibl., ind.
- KAUFMANN (Pierre) (sous la dir. de) (1998), *L'Apport freudien. Eléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Larousse, XXI-933 p., bibl., ind. (Coll. « In extenso » (première édition : Paris, Bordas, 1993)).
- KRISTEVA (Julia) (1969), *Sémeiotiké. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 381 p., ind. (Coll. « Tel Quel »).
- LACOSTE (Yves) (1997), *Vive la nation*, Paris, Fayard, 339 p.

- LAMIZET (Bernard) (1992), *Les lieux de la communication*, Liège, Mardaga, 331 p., bibl., ind. (Coll. « Philosophie et langage »).
- LAMIZET (Bernard) (1998), *La médiation politique*, Paris, L'Harmattan, 416 p., bibl. (Coll. « Communication »).
- LAMIZET (Bernard) (1999), *Histoire des médias audiovisuels*, Paris, Ellipses, 192 p., bibl., ind. (Coll. « Infocom »).
- LAMIZET (Bernard) (2002), *Politique et identité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 350 p., bibl.
- LAMIZET (Bernard) et SILEM (Ahmed) (sous la dir. de) (1997), *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Paris, Ellipses, 590 p.
- LANDOWSKI (Eric) (1989), *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 288 p., bibl., ind. (Coll. « La couleur des idées »).
- LAVOINNE (Yves) (1997), *Le langage des médias*, Grenoble, P.U.G., 142 p., bibl. (Coll. « La communication en plus »).
- LEVI-STRAUSS (Claude) (1985), *La pensée sauvage* (1962), Paris, Plon, 351 p. (Coll. « Agora »).
- LUTHER BLISSETT ((2001), *L'œil de Carafa*, tr. fr. par N. Bauer, Paris, Seuil, 744 p.
- MAAREK (Philippe J.) (2001), *Communication et marketing de l'homme politique*, Paris, Litec, 394 p., bibl., ind. (Coll. « Carré droit »).
- MATTELART (Armand) (1999), *La communication-monde*, Paris, La Découverte, 357 p., ind. (Coll. « la Découverte/Poche »).
- MISSIKA (Jean-Louis) et WOLTON (Dominique) (1983), *La folle du logis : la télévision dans les sociétés démocratiques*, Paris, Gallimard, 338 p., bibl., ind. (Coll. « Problèmes et documents »).
- MONDZAIN (Marie-José) (1998), *L'abondance de l'information ne doit jamais se substituer à la liberté du jugement*, entretien avec J.-M. Frodon, in *Le Monde*, 8 sept. 1998, p. 15.
- MOREAU DEFARGES (Philippe) (1994), *Introduction à la géopolitique*, Paris, Seuil, 230 p., bibl., ind. (Coll. « Points »).
- MOUILLAUD (Maurice) et TETU (Jean-François) (1989), *Le journal quotidien*, Lyon, P.U.L.

- PLANTU (1987), *A la soupe*, Paris, La Découverte/Le Monde, 144 p., ind.
- PROUST (Marcel) (1954), *Le Temps retrouvé* (1926), in PROUST (1954), t. 3, p. 689-1048.
- PROUST (Marcel) (1954), *A la recherche du temps perdu* (1913-1927), Paris, Gallimard, trois vol., intr., notes et var., ind., résumé, XLI-1005 p., 1224 p., 1325 p. (« Bibliothèque de la Pléiade »).
- RAMONET (Ignacio) (2000), *Propagandes silencieuses*, Paris, Galilée, 203 p. (Coll. « L'espace critique »).
- ROCCASECCA (Pietro) (1997), *Paolo Uccello : les Batailles*, tr. fr. de F. Moulinat et de L. Pericolo, Paris, Gallimard/Electa, 134 p., bibl., ind. (Coll. « Chefs d'œuvre de l'art italien »).
- SOULAGES (François) (1998), *Esthétique de la photographie*, Paris, Nathan, 334 p., bibl., ind. (Coll. « Nathan-Université »).
- TARTAKOWSKY (Danielle) (2000), *Le mouvement de l'automne 95 ou l'événement au regard de ses acteurs*, in HUCHET et PAYEN (2000), p. 143-149.
- « TERRAIN » (Revue), n° 38, *Qu'est-ce qu'un événement ?*, Paris, Editions du Patrimoine (Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine et de l'Architecture), mars 2002, 173 p., bibl.
- VAILLAUD (P) (1996), *Le xx^e siècle : atlas historique*, Paris, Le Livre de Poche, 215 p., chron., ind. (Coll. « Pluriel »).
- VERON (Eliseo) (1981), *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Ed. de Minuit, 184 p.
- WEBER (Max) (1919), *Le métier et la vocation d'homme politique*, in WEBER (1963), p. 123-222.
- WEBER (Max) (1963), *Le savant et le politique*, tr. par J. Freund, 223 p. (Bibliothèque 10/18).
- WOLTON (Dominique) (1991), *War Game. L'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 290 p., bibl., annexes et doc.
- WOLTON (Dominique) (1997), *Penser l'événement*, Paris, Flammarion, 402 p., bibl., gloss., ind.